

The background of the book cover is a black and white photograph showing several men behind vertical metal prison bars. In the foreground, two men are prominent: one on the left with glasses and a mustache, and one in the center with glasses and a red scarf. A police officer in uniform is partially visible in the lower right corner. The overall tone is somber and documentary.

Pino Arlacchi

BUSCETTA

LA MAFIA
PAR L'UN
DES SIENS

ÉDITIONS
DU FÉLIN

BUSCETTA

LA MAFIA PAR L'UN DES SIENS

Que savait-on de Cosa Nostra, la mafia sicilienne, avant la publication de ce témoignage ? Rien, ou si peu. Le haut degré de secret que Cosa Nostra était parvenue à maintenir empêchait toute connaissance réelle. Le récit de l'ancien mafieux Tommaso Buscetta, devenu l'un des premiers « collaborateurs de justice », met en lumière le vrai visage de cette société criminelle, avec ses rites d'initiation, ses normes et ses statuts particuliers. Enfin est rompue l'omertà, la loi du silence.

Ses révélations explosives ont permis l'arrestation de centaines de personnes, complices ou compromises. Jusqu'au sommet de l'État. Grâce à Buscetta, et à la ténacité du juge Falcone auquel il se confia, et qui paya de sa vie son action contre la « pieuvre », on peut maintenant répondre à de nombreuses questions restées longtemps sans réponse.

Quelle est la structure de la mafia ? Qui la dirige ? Quels sont ses liens avec le pouvoir politique ? Pourquoi songea-t-elle à apporter son soutien à un coup d'État ? Quelles raisons poussèrent Cosa Nostra à assassiner le général Dalla Chiesa, l'homme d'affaires Enrico Mattei ? Comment l'organisation s'est-elle peu à peu spécialisée dans le trafic de drogue ? Quels sont ses liens avec la mafia américaine ? Pourquoi enfin une si longue impunité ?

À ces interrogations et bien d'autres encore, le récit de Buscetta, dont la vie est intimement liée à l'histoire de la mafia pendant plusieurs décennies, apporte des éclairages surprenants et totalement nouveaux. À faire pâlir les meilleurs scénaristes d'Hollywood.

PINO ARLACCHI, professeur de sociologie appliquée à l'université de Florence, député, auteur de plusieurs ouvrages sur Cosa Nostra, est l'un des meilleurs spécialistes de la mafia.



9 782866 452162

CDE/SODIS
935667-2

Prix : 138 F

cadeau parce que tu l'as considéré comme une aumône. Mais tu as commis une erreur : c'était un signe de respect. N'en commets pas d'autre. Je voulais te dire ces choses parce que je t'estime et t'aime bien. Comme tous ceux que tu vois ici, ce soir. Ce sont des personnes qui sont venues te fêter et au nom desquelles je te remets ce souvenir. »

Il me donna une enveloppe bourrée. Je l'ouvris. Elle était pleine de billets de banque. La fête se poursuivit jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je découvris par la suite qu'il s'agissait d'une belle somme : environ 10 000 dollars.

Celui qui, à ce point, se demande pourquoi je craignais tant cette rencontre – étant donné que mes interlocuteurs avaient déjà démontré en m'accueillant et ne me prêtant de l'argent qu'ils avaient confiance et qu'ils éprouvaient de la considération pour moi – n'a encore rien compris de Cosa Nostra. De son double jeu et de la tension continuelle qui règne en son sein, rendant tout le monde nerveux. Sûr de rien. Même de sa propre vie. L'homme qui est à côté de toi peut tout aussi bien t'emmener à une fête que dans la tombe. L'ami le plus cher peut être ton assassin.

On vit dans la peur et le stress. Quand j'entends le commun des mortels parler de stress, j'ai envie de rire. Le stress que j'ai dû subir en quarante ans de mafia a été terrible. L'angoisse est continuelle et réside dans l'ignorance des intentions d'autrui. Au sein de Cosa Nostra, il y a l'obligation de dire la vérité, mais il y a aussi beaucoup de discrétion. C'est la discrétion et le non-dit qui pèsent, comme une malédiction irrévocable, sur tous les hommes d'honneur. Ce qui rend les rapports fondamentalement faussés et absurdes.

En voici un exemple qui n'a rien d'irréel ou d'improbable : un jour, je rencontre Salvatore Catalano et parle avec lui de choses et d'autres, sans qu'il y ait l'ombre d'une quelconque préoccupation ou la moindre ambiguïté dans notre conversation. C'est vraiment une banale discussion entre amis. Comme en mille autres occasions. Peu de temps après, je rencontre Gerlando Alberti, un autre ami, qui me fait part de sa tristesse : « Salvatore Catalano m'a fait savoir que la mafia te cherche pour te descendre. Et quand je lui ai reproché de ne pas te l'avoir dit, il m'a répondu : " Mais comment tu peux parler comme ça, Gerlando. *Je ne pouvais pas* dire à Masino cette chose-là! Et je te prie de ne pas me faire du tort en allant tout lui raconter. *Tu ne peux pas* me faire ça, Gerlando! " »

N'est-ce pas un comportement hors de la réalité, illogique et répugnant? Quelqu'un qui vit dans la tromperie est toujours en danger parce qu'il ne distingue jamais les vraies intentions des arrière-pensées. Il ne connaît pas les faits tels qu'ils sont et peut mourir sans même savoir pourquoi. D'autres peuvent avoir décidé qu'il méritait la mort pour une faute qu'il n'a pas commise ou qu'il ne considère pas comme telle. On peut perdre la vie pour une brouille, pour un détail négligeable. La Commission ne m'avait-elle pas condamné à mort uniquement à cause de mon absence de Palerme, après la mort de Di Pisa, tandis qu'un an auparavant j'étais rentré après l'exécution de Pino Riccobono?

C'est aussi pour cette raison que je n'ai pas voulu que les membres de ma famille fassent partie de Cosa Nostra. Parce que l'insécurité qui vous accompagne est intolérable : on peut avoir dix ans de gloire et puis, en une heure, tout est fini. Souvent, quand je me souviens des aventures que j'ai vécues, j'ai l'impression qu'au sein de Cosa Nostra tout n'est peut-être qu'illusion. Les hommes d'honneur vivent dans un monde de spectres, de masques. Un monde d'hallucinations, d'affections évanescentes.

Je me suis plusieurs fois demandé comment il est possible qu'une amitié qui a duré vingt-trente ans comme celle entre moi et Pippo Calò, ou celle avec Saro Riccobono, puisse s'évanouir, se dissoudre en un instant, comme si elle n'avait jamais existé. Je viens de rappeler que, dans les années soixante, j'étais rentré à toute vitesse à Palerme parce que le frère de mon ami Riccobono venait d'être éliminé. À la fin des années soixante-dix, ce dernier vint me voir en prison et me dit : *Aspetto a tia per sciarriarmi chi viddani* (« J'attends que tu sortes de prison pour faire la guerre aux Corléonais »). Eh bien, en 1981, Saro Riccobono s'allia avec ces mêmes Corléonais et se déclara prêt à attaquer tout le monde! Mais qui, en premier lieu? Tommaso Buscetta!

Et, au début de la guerre de mafia, qui téléphone donc à Joe Gambino aux États-Unis et, au nom des Corléonais, lui dit : « Ne vous inquiétez pas pour les Inzerillo. Nous savons qu'ils se sont réfugiés chez vous après s'être échappés de Palerme. Ils peuvent être tranquilles. À la condition qu'ils nous livrent Masino. Nous, c'est Masino qui nous intéresse. S'ils nous le livrent, ils peuvent se considérer saufs ». Encore lui, Saro Riccobono!

Vingt ans d'amitié fraternelle pour s'entendre dire que je dois être abattu coûte que coûte. Vingt ans de sentiments et d'affection

évanouis comme s'ils n'avaient jamais existé. C'est rationnel tout cela? Parfois, quand j'évoque des épisodes de ce type, j'ai l'impression d'avoir rêvé.

Il y avait un soldat de Stefano Bontade qui nourrissait pour Riccobono une véritable vénération. Il le considérait comme un dieu, ne parlait que de lui. Il s'appelait Emanuele D'Agostino et appartenait à la même dizaine que Marino Mannoia. Un jour, D'Agostino rencontre son idole et lui confie que Bontade avait demandé à ses soldats de se tenir prêt pour une action difficile. Il s'agissait de tuer une personne importante. Riccobono fonce chez Michele Greco et lui raconte tout. Puis il revient et étrangle de ses mains D'Agostino, l'homme qui s'adressait à lui comme s'il était dieu sur terre. Moi je me pose la question : une chose de ce genre est-elle possible? A-t-elle vraiment eu lieu ou n'est-ce qu'une hallucination? Et si cela a véritablement eu lieu, qui peut encore se fier à son ami, son père, son frère? Quelle valeur attribuer aux sentiments, aux règles, aux serments et aux pactes? Ce monde de Cosa Nostra n'est-il pas que superficialité et horreur?

Je fréquentais les « frères » américains et avais de très bons rapports avec certains d'entre eux. Mais l'écart entre mon, notre mode de faire et le leur était impossible à combler. Même si les règles de notre grand club étaient les mêmes, de structure et d'apparence identiques, nous parlions néanmoins deux langages différents. Je m'en suis aperçu peu à peu. Au début de mon séjour à New York, je ne me rendais pas compte des nombreuses nuances et de tous les points de divergence. J'avais l'impression qu'avec ma manière de penser je pouvais les comprendre parfaitement, et leur comportement initial envers moi confirma cette impression. C'est seulement par la suite que j'ai compris que, sous une même étiquette, il y avait en réalité deux produits différents. Ils étaient devenus quelque chose d'autre.

C'est avec les plus vieux comme Carlo Gambino et Joe Bonanno, qui parlaient sicilien et étaient plus proches de ma mentalité, que j'ai entretenu les rapports les plus étroits. Leurs enfants s'étaient beaucoup américanisés et ils raisonnaient à l'anglo-saxonne, en termes de droits et de devoirs de l'individu. Ils parlaient continuellement de l'« individu ». C'était presque une obsession. Chez nous en Sicile, cet « individu » n'existait pas. La « famille » primait sur tout le reste. Même la vraie famille, celle du

confortablement. Les conditions de détention à l'intérieur de la prison de haute sécurité étaient en gros celles que j'ai décrites, c'est-à-dire infâmes. En revanche, du point de vue de la propreté et de la tenue des lieux, il n'y avait pas de comparaison avec l'Ucciar-done. À Cuneo, il n'y avait pas, comme à Palerme, des souris, des cafards ou des punaises sous le crépi des murs. Les toilettes étaient propres et séparées, nous préservant une certaine intimité.

À chaque occasion, « Visage d'ange » me montrait un respect et une affection hors du commun. C'était le gangster typique : fanfaron, extraverti, généreux. Il avait le portefeuille troué, il donnait de l'argent à tout le monde, offrait des bijoux et des voitures comme s'il s'agissait de cigarettes. Il aimait le luxe, la belle vie et les femmes. C'était un mégalomane : le parfait contraire du mafieux.

Le respect que Turatello me montrait était une sorte de reconnaissance que le jeune délinquant, un peu inconscient, rendait à la supériorité de l'homme d'honneur, réfléchi et mesuré. C'était également une tentative d'échapper à une condamnation. Une condamnation à mort émise à son encontre, quelque temps plus tôt, par Costa Nostra et dont il était parfaitement au courant.

Je dois toutefois souligner que son amitié, à mon égard, était spontanée. Turatello n'était pas un expert dans l'art mafieux de la dissimulation et de la trahison. C'était un scélérat qui affrontait tout avec une grande fierté. Lui aussi méprisait les terroristes, nos compagnons de galère et ne perdait pas une occasion pour montrer le peu d'estime qu'il nourrissait pour eux. Chaque fois qu'il rencontrait un extrémiste de gauche, Turatello le provoquait en exalant le nazisme et en se prétendant nazi lui-même.

Il n'ouvrait jamais, dans ses rapports avec les autres, ces petites parenthèses, ces minuscules « incisives » semblables aux clauses écrites d'une manière quasi invisible dans les contrats, que nous, les mafieux, étions habitués à disséminer ici ou là, dans les relations humaines, comme des pièges mortels bien cachés. Turatello ignorait l'utilisation de ces petits grains de sable qui, dans des situations nouvelles et imprévues, pouvaient devenir de puissants leviers capables de renverser les situations et de transformer la faiblesse en force, l'amitié en haine, la vérité en confusion et incertitude.

Turatello me dit qu'il était l'ami d'un jeune politicien milanais, devenu très important dans les années quatre-vingt. C'était pour lui une amitié comme une autre. « Visage d'ange » contrôlait à par-